



---

## L'identitaire dans la littérature francophone

---

**PALAKYEM Aziwa**

Université Dalhousie, Nouvelle Ecosse, Canada

[palakyem.aziwa@dal.ca](mailto:palakyem.aziwa@dal.ca)

[monamijopa@gmail.com](mailto:monamijopa@gmail.com)

**Résumé :** Cet article examine les paradigmes de la construction identitaire dans la littérature francophone. Il met l'accent sur la littérature québécoise, en explorant des œuvres d'Afrique et des Caraïbes. Il soulève des questions fondamentales concernant la construction de l'identité individuelle et collective, ainsi que les critères d'appartenance et d'exclusion. La réflexion est modulée en deux parties : la première se concentre sur l'identité en termes d'appartenance, tandis que la seconde aborde la relation du moi à l'Autre. Ainsi, dans la littérature québécoise traditionnelle l'identité se définit au travers de trois paradigmes : la terre, la religion et la langue. La deuxième partie explore une construction identitaire quelque peu opposée à la première. L'identité ne se conçoit que dans la relation constante avec l'Autre. Ainsi, la cohabitation d'espaces variés, l'hybridité et la multiculturalité qui caractérisent les fictions francophones postcoloniales seraient les nouveaux paradigmes de la construction identitaire francophone.

**Mots-clés :** Littérature-identité-altérité- francophone-québécoise

### **Identity in francophone literature**

**Abstract:** This article examines the paradigms of identity construction in francophone literature, with an emphasis on Quebec literature, while exploring works from Africa and the Caribbean. It raises fundamental questions concerning the construction of individual and collective identity, as well as the criteria of belonging and exclusion. The reflection is divided into two parts: the first focuses on identity in terms of belonging, while the second addresses the relationship of the self to the Other. Thus, in traditional Quebec literature, identity is defined through three paradigms: land, religion, and language. The second part explores an identity construction somewhat opposed to the first. Identity can only be conceived in a constant relationship with the Other. Thus, the cohabitation of varied spaces, hybridity and multiculturalism which characterize postcolonial francophone fictions would be the new paradigms of francophone identity construction.

**Keywords:** Literature-identity-otherness- francophone -Quebec

## Introduction

Jamais sujet n'a autant intéressé créateurs et critiques que celui de l'identité. Il est au cœur de la fiction littéraire francophone, tant en Afrique qu'au Québec. On est même tenté de dire avec Irene Oore que le roman francophone est « une mise en question des concepts de l'identité tant individuelle que collective » (Irene Oore, 1993). Quelle qu'en soit la nature, l'identité se définit par rapport à des critères qui incluent ou excluent. Aussi est-elle rarement fixe. C'est pourquoi, d'après Sherry, Simon, « l'identitaire » est une « construction ». (Sherry Simon, 1991, pp.9-11). Mais comment les écrivains africains et québécois traitent-ils précisément la question identitaire dans leurs œuvres ? Selon quels paradigmes les personnages construisent-ils leur(s) identité(s) et quels en sont les enjeux ? Les critères d'« identisation » et d'« altérisation » sont-ils les mêmes en Afrique qu'au Québec ? La dynamique identitaire est-elle constante ou subit-elle des changements ? Quelle est la part de l'ego et d'ouverture dans la construction de l'identité francophone ?

Notre hypothèse est que l'identitaire dans le roman francophone est essentiellement construit selon deux modèles : d'une part, le repli sur soi dans une logique de conservation ; la reconnaissance de l'Autre et l'ouverture aux influences multiples, d'autre part. Aussi notre réflexion sera-t-elle bipartite : primo, nous allons étudier l'identitaire en tant qu'appartenance. Secundo, nous l'aborderons dans le rapport du moi à l'Autre. L'analyse est basée sur un corpus varié de la littérature francophone, avec une dominance des œuvres de la littérature québécoise, domaine principal de la présente étude. Ainsi, nous allons étudier le traitement de l'identitaire dans *Trente arpents (TA)* de Ringuet, *Maria Chapdelaine (MC)* de Louis Hémon, *Le Survenant (LS)* de Germaine Guèvremont, *Une saison dans la vie d'Emmanuel (SVE)* et *Une liaison parisienne (ULP)* de Marie-Claire Blais, *Le libraire (LL)* de Gérard Bessette et *Les lettres chinoises (LC)* de Yin Chen. Des œuvres de la littérature d'Afrique et des Caraïbes sont également convoquées, notamment : *Bleu Blanc Rouge (BBR)* d'Alain Mabanckou et *En attendant le bonheur (Heremakhonon) (EAB)* de Maryse Condé. Notre approche sera basée sur les théories de la relation, notamment les théories postcoloniales.

### 1. Une identité d'appartenance et d'enracinement

Au croisement de plusieurs disciplines, la notion d'identité est particulièrement délicate à définir. Néanmoins Jean-Claude Kauffmann nous aide à comprendre que l'identité est « un processus de fermeture et de fixation » (Jean-Claude Kauffmann, 2004, p.110). Elle s'oppose donc à l'altérité qui renvoie à une dynamique d'ouverture. Dans le roman francophone classique, surtout québécois, l'identité s'est construite à partir du critère d'appartenance. Cette

appartenance est relative à plusieurs données parmi lesquelles nous retenons trois : l'espace, la religion et la langue.

### 1.1 *Terre et identité*

Friedrich Ratzel affirmait : « le lien spirituel avec le sol se crée dans l'habitude héréditaire de la cohabitation » (Friedrich Ratzel, 1987, p.66). L'essentiel semble résumer le fondement identitaire sur lequel est basée l'essentiel de la relation dans le roman francophone.

*TA* de de Ringuet raconte l'histoire d'une famille paysanne des environs de Montréal entre 1900 et 1930. Dans ce roman, l'identité est fortement liée à l'attachement à la terre ancestrale. Ainsi, Euchariste Moisan, héritier de trente arpents de terre après la mort de son oncle (*TA*, p.33), fonde l'essentiel de son existence et de son identité sur le rapport à terre de ses aïeux. D'entrée de jeu, le mot « terre » revient à plusieurs reprises dans le texte comme un leitmotiv et apparaît comme un *topos* majeur du roman : « le visage de la terre » et « meilleure terre », (*TA*, p.10) ; « Il était mort sur sa terre » (*TA*, p.31) ; « ma terre...ma terre » (*TA*, p.35), etc. Les déterminants possessifs « sa » et « ma » traduisent, non seulement une relation de possession mais surtout d'appartenance. Chez Ringuet, en effet, le lien à la terre détermine davantage l'identité québécoise que celui basé sur le sang : « La patrie, c'est la terre et non le sang » (*TA*, p.51).

En outre, l'attachement à la terre est signe de fidélité et de communion avec la nature. Euchariste a « soumis sa vie au rythme annuel de la terre à laquelle il est désormais accouplé » (*TA*, p.48). L'usage de l'adjectif « couplé » dans ce passage en dit long sur l'intimité qui lie cet homme à la terre. On assiste à une dynamique similaire dans *MC* de Louis Hémon. Le roman raconte l'histoire d'une jeune paysanne, Maria, qui doit choisir un parmi trois prétendants François Paradis, bûcheron et trappeur ; Lorenzo Surprenant, travailleur dans une usine aux Etats-Unis puis Eutrope Gagnon, paysan et voisin de la famille. Le choix de Maria d'épouser Gagnon est sans doute dictée par la connivence identitaire.

En effet, la communauté de Maria est essentiellement fermière et la relation à la terre y joue un rôle capital dans la modulation des identités. La terre ancestrale est désignée par l'adverbe de lieu « icitte » (*MC*, p.71) ou « chez nous » (*MC*, p.12) ou plus explicitement le « pays du Québec » (*MC*, p.12) en opposition à « là-bas » (*MC*, p.195), le pays de l'étranger, des « gens d'une autre race » (*MC*, p.95). Le champ lexical de la terre y foisonne, avec parfois des déterminants et des adjectifs mélioratifs qui traduisent l'idée de possession, d'appartenance ou d'admiration : « leurs terres » (*MC*, p.4) ; « sol riche » (*MC*, p.48), « la belle terre » (*MC*, p.186), « la bonne terre » (*MC*, p.189)», etc.

Dans la littérature d'Afrique et des Caraïbes, la relation à la terre ancestrale est traitée différemment. Dans *EAB* de Maryse Condé, par exemple, il ne s'agit pas de demeurer sur la terre ancestrale, puisqu'elle échappe au sujet. Il est plutôt question de la conquérir. Ainsi, à la logique de l'immobilité du roman québécois, s'oppose une dynamique de voyage dans *EAB*. En effet, ayant été arrachée à sa terre ancestrale par l'esclavage depuis des siècles, Véronica, la protagoniste de l'œuvre, voyage en Afrique à la recherche de ses repères identitaires. Ainsi, dès l'incipit du roman, elle affirme venir en Afrique à la « découverte de soi-même » (*EAB*, p. 20). Dans un premier temps, elle est heureuse de rencontrer enfin ses frères « nègre[s] avec aïeux » (*EAB*, p.243). Mais au final, elle n'arrive pas à guérir de la déchirure identitaire. Maryse Condé, à travers son personnage, montre que le critère d'appartenance raciale n'est pas opérant dans la construction des identités :

Ses [Véronica] démêlés sentimentaux avec son nègre avec aïeux, son incapacité à communiquer avec lui, à être à ses yeux à peine plus qu'un objet divertissant, un peu pathétique et ridicule, matérialise la distance aujourd'hui connue, mesurée entre l'Afrique et ce qu'il est convenu d'appeler ses diasporas, et éclairent l'absurdité qu'il y a à parler en plein XX<sup>e</sup> siècle de « monde noir » (*EAB*, p.13).

### 1.2 Religion et identité

Au même titre que le terroir, l'identité canadienne-française est déterminée par l'appartenance à la religion catholique.

« *Ite missa est* » (La messe est dite) (*MC*, p.1). Cette phrase, qui ouvre le roman de Louis Hémon, renvoie à l'importance de l'église catholique dans la construction identitaire des habitants de Péribonka. De fait, ceux-ci ont intégré la religion catholique dans leur vie quotidienne : « La porte de l'église de Péribonka s'ouvrit et les hommes commencèrent à sortir » (*MC*, p.1). Le parallélisme entre la porte qui s'ouvre et les hommes qui sortent est assez frappant. La vie du peuple dépend de la volonté de l'église. Cette autorité de l'église est renforcée par le « pouvoir surnaturel » (*MC*, p.124) que les curés ont sur leurs fidèles. Ainsi, dans *LS* de Germaine Guèvremont, Didace Beauchemin consulte son curé avant de se remarier : « Monsieur le curé, depuis la mort de ma vieille [...] je crés que je me remarierais. Quoi c'est que vous en dites, monsieur le curé ? » (*LS*, p.213).

Ici, l'identité comme capacité à faire des choix et à en assumer les conséquences est altérée. Cela peut créer un dédoublement d'identité qui frise l'hypocrisie, ainsi qu'on le voit dans *LL* avec le personnage de M. Chicoine qui utilise le nom biblique « Capharnaüm » (*LL*, p.41) pour couler discrètement les livres que l'église a interdits parce que les trouvant « dangereux » (*LL*, p. 67). En

outre, la religion peut être un masque pour cacher sa vraie identité, ainsi qu'on le voit avec le Frère Théodule dans *SVE*. En effet, derrière le double titre de religieux et d'« infirmier » (*SVE*, p.121), Théodule est en réalité l'incarnation même du diable, un sorcier, qui donna la mort à une multitude de frères à l'infirmierie alors qu'il était censé en assurer la vie :

« Le frère Théodule avait enterré Narcisse, le Frère Paul, le Frère Victor [...] ils meurent bien jeunes dans votre infirmerie ! [...] » (*SVE*, p.120).

Par ailleurs, l'attachement à sa religion catholique apparaît comme un moyen de résistance à l'influence des autres religions :

Car c'est en vain qu'il avait cherché au mur de la maison de son fils une seule des images dévotieuses qui fleurissaient les foyers de Québec [...] Rien. Si bien qu'il en était venu à se demander si son fils n'avait pas commis la suprême infamie d'apostasier. Dame ! n'avait-il pas épousé une « Anglaise » ! et qui dit « Anglaise » dit protestante et païenne. (*TA*, p.240)

Bref, qu'elle soit individuelle ou collective, l'identité dans le roman francophone se construit, pour une large part, en rapport avec l'appartenance à la religion catholique et à ses valeurs. Mais il y a plus : la langue intervient aussi dans la modulation de cette identité.

### 1.3 *La langue*

La langue est un paradigme crucial dans la définition de l'identité ; elle la détermine dans une large mesure : « Toute langue identifie le peuple qui la parle » (Pierre Martel & Hélène Cajolet-Laganière, 1996, p.13). Cette affirmation de Pierre Martel traduit l'importance de la langue dans la construction identitaire. Dans *TA*, le voyage d'Euchariste Moisan au Etats-Unis constitue un moment crucial pour penser [à] sa langue et réaffirmer son identité canadienne française. La question d'un passant « Do you speak english ? » (*TA*, p.223) le renvoie à ses racines linguistiques et le pousse à deux attitudes quelque peu opposées.

D'une part, l'enfermement : Moisan n'arrive pas à communiquer, ni avec ses petits-fils, ni avec sa bru à cause de la barrière linguistique. « Vous savez, son père, faut l'excuser. A parle pas français. C'est pas d'sa faute, elle est irlandaise [...] il était perdu... » (*TA*, p.233). Devant cet état de fait, Moisan il se replie sur lui-même : « s'écart[ant]e », « prêtant l'oreille aux passants dans l'espoir d'entendre parler français » (*TA*, p.239). Cette attitude peut être interprétée comme une résistance qui est en même temps signe d'affirmation de son identité. Car, comme le relève André-Patient Bokiba : « dans un monde disloqué et qui disloque, la langue [française] favorise la désaliénation, le recouvrement de sa

personnalité ; elle constitue la sauvegarde de son identité » (André-Patient Bokiba, 1998, p.32). D'autre part, l'ouverture : il s'agit ici d'une ouverture à l'intérieur même de sa communauté linguistique :

[...] il entendait enfin des inconnus parler français, parler la langue rugueuse mais familière du vieux Québec. Tout le reste en était aboli [...] Il avait suffi de la magie de quelques paroles banales pour qu'il se retrouvât chez lui, dans un village laurentien frère du sien (*TA*, p.241-242).

Comme on le voit, c'est seulement lorsqu'il se retrouve avec les « Franco-Américains » (*TA*, p.245) que Moisan se sent « dégagé, à l'aise, confortable » (*TA*, p.242). La dynamique change quelque peu dans *ULP*. Il n'est plus question de résister à l'Autre pour s'affirmer mais plutôt de sceller son appartenance par une plongée dans la racine même à laquelle on s'identifie. En effet, le voyage de Mathieu Lefèvre, écrivain québécois, à Paris constitue un tremplin pour dialoguer avec ceux qu'il considère comme ses ancêtres. Le roman s'ouvre avec l'éloge de la France et l'affirmation de ses liens avec elle :

Lorsque Mathieu Lelièvre s'envola de Montréal vers Paris [...] le pays tant vénéré [...] conciliation de l'Europe de ses ancêtres enfin rapprochée de son cœur [...] n'allait-il pas enfin vers la vie ? (*ULP*, p.9)

Le sentiment de vénération, l'évocation des « ancêtres » et la comparaison implicite de Paris à la « vie » traduisent ici une revendication d'appartenance atavique à l'hexagone. Mathieu succombe au charme de Paris, tant sur le plan culturel qu'humain, notamment avec sa relation amoureuse avec Madame d'Argenti avec qui il finit par coucher (*ULP*, 26-27). Par ailleurs, l'identité linguistique est parfois couplée d'un sentiment d'orgueil ou de fierté :

Vous venez du Québec, Monsieur ?

Oui, dit-il, avec fierté

Vous n'avez pas la trace du plus petit accent même si vous êtes Québécois, dit la vendeuse. (*ULP*, p.23)

Finalement, l'on retient que ce la relation de Mathieu avec la France se joue dans une dynamique d'appartenance inclusive, sans heurts, et loin de tout complexe. Par contre, dans *BBR* d'Alain Mabanckou, le rapport à la langue française s'inscrit dans une vision colonialiste où l'usage de « la langue du Blanc est [...] un signe de prestige, de puissance et de promotion sociale » (André-Patient Bokiba, 1998, p.26). De fait, Moki, dans son parler, tente d'imiter les Blancs :

On l'écoute avec la plus grande admiration proférer « un français français », le « vrai français » [...] et ses « gros mots » dont la grandiloquence fonctionne dans ce milieu comme un puissant signe de distinction (*BBR*, 63).

Par l'acte d'imitation et le désir de ressembler au Blanc, Moki entretient le mythe de la « suprématie culturelle blanche » (Homi Bhabha, 2007, p.85), selon le modèle de construction de l'Autre, dénoncé par Frantz Fanon : « Le Nègre esclave de son infériorité, le Blanc esclave de sa supériorité, se comportent tous deux selon une ligne d'orientation névrotique » (Frantz Fanon, 1952, p.68).

Au final, la terre, l'église et la langue apparaissent comme des facteurs déterminants dans la construction de l'identité francophone. L'individu, comme la société, se définit par rapport à l'enracinement sur la terre ancestrale, la conformité aux principes religieux ainsi qu'à la défense de la langue française. Mais l'identité du sujet francophone est-elle aussi fixe qu'elle le paraît ? Le « Je » ne fait-elle pas la place à l'Autre ?

## 2. L'ouverture à l'Autre

L'identitaire, ne se définit pas uniquement en rapport à un « chez soi ». Elle est aussi ouverture à l'Autre. Intervient ici la notion de l'altérité. D'après le *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*, l'altérité est « une représentation sociale et à la fois un produit (« objet » ou « composant ») d'une autre représentation sociale » (Gilles Ferréol et Guy Jucquois, 2005, p.304). Ainsi la multiplicité des espaces, langues et cultures dans le roman francophone participe de la « poétique du divers » (Edouard Glissant, 1996) qui prend en compte l'existence de l'Autre et crée des identités plurielles.

### 2.1 Des espaces éclatés

À l'identité construite sur l'immobilisme et l'enfermement s'oppose une vision dynamique et ouverte qui intègre plusieurs espaces. Dans *Le même et l'autre : Espace et rapports de pouvoir dans le roman français : (1871-1914)* Cosmas Komla (Cosmas K. M. Badasu, 1998). Mawuena Badasu montre que l'espace romanesque constitue un élément privilégié pour inscrire l'Autre. Car « l'expérience de l'altérité a pour postulat une rencontre dans l'espace, un partage du territoire, avec tous les jeux de pouvoir que cela implique » (Lamarre, Laurence, 2002, p.210). Ainsi, *LS* s'ouvre sur la relation entre un « ici », et un « ailleurs » :

Un soir d'automne, au Chenal du Moine, comme les Beauchemin s'apprêtaient à souper [...]

-Approche de la table. Approche sans gêne, Survenant, lui cria le père Didace (*LS*, p.19).

Didace Beauchemin ne connaît pas les origines de son hôte. Pourtant il l'invite à dîner à la même table que lui. Le nom provisoire qu'il lui donne, Survenant, peut être synonyme de « étranger » (*LS*, p.113), celui-là qui vient

d'ailleurs. De plus, le Survenant a une identité mobile. Ses surnoms « grand-dieu-des-routes ? » (LS, p.76) et « pèlerin » (LS, p.187) lui confèrent plusieurs espaces et donc plusieurs identités :

Une fois de plus, l'inlassable pèlerin voyait rutiler dans la coupe d'or le vin illusoire de la route, des grands espaces, des horizons, des lointains inconnus (LS, p.187).

L'évocation des mots « pèlerin », « route », « grands espaces », « horizons », « lointains inconnus » introduit les thèmes du voyage et de l'errance qui sous-tendent la dynamique de l'altérité et de l'hybridation des identités. À ce sujet, André Smith montre que la migration est désormais une « nouvelle manière de vivre » (André Smith, 2006, p.366) et de nous comprendre dans un monde où les cultures s'enchevêtrent. À l'opposé d'une ouverture féconde, la rencontre avec Autrui peut nourrir des préjugés et des stéréotypes qui rendent difficile la cohabitation. On le remarque notamment chez Amable et Alphonsine qui excluent et enferment le Survenant dans des stéréotypes comme « sauvage » (LS, p.195), « ingrat » (LS, p.52) et ivrogne (LS, p.124).

Cette opposition entre partisans de l'ouverture et ceux de la fermeture traverse tout le roman de Yin Chen, Dans *LC*, l'échange épistolaire entre Yuan et Sassa permet de voir que, contrairement à sa fiancée restée à Shanghai, Yuan, à Montréal, prône une identité ouverte à Autrui et aux espaces pluriels. Dès sa première missive, il reconnaît avoir un « instinct vagabond » (LC, p.9) et invite Sassa à le rejoindre (LC, p.35). Aussi pense-t-il que l'exil, loin d'être un moment de douleur, procure la liberté, symbolisée par les oiseaux :

J'admire les oiseaux qui voyages à travers l'espace et le temps, construisent partout leurs nids pour chanter leurs chansons. Pour s'envoler, il faut qu'ils sachent se déposséder, surtout de leur origine (LC, p.38).

À cette vision spatiale, Sassa oppose une vision plus intimiste de l'altérité :

On n'a pas besoin d'aller à l'étranger pour devenir étranger. On peut bien l'être chez soi [...] Je suis partie moi aussi en exil (LC, p.27).

Le voyage intérieur dont parle Sassa traduit la vision orientale du monde quelque peu opposée à celle occidentale, ainsi que le souligne Maud Labelle :

[...] la construction de l'espace s'effectue d'abord par une comparaison des lieux, voire une construction antithétique de deux espaces culturels. Les deux espaces géographiques dont il est question dans le roman de Chen, Montréal et Shanghai, représentent en effet chacune des polarités du spectre culturel séparant l'Orient de l'Occident (Maud Labelle, 2007, p.41).

Dans *BBR* d'Alain Mabanckou, les espaces identitaires nationaux et le schéma classique du retour au pays natal sont déconstruits en faveur d'un contre-



discours identitaire qui privilégie les espaces éclatés. Ainsi, en dehors des espaces réels à l'instar du Congo et la France, Moki construit et fait construire des espaces imaginaires à travers les descriptions qu'il fait de Paris lorsqu'il revient au pays : « certains autochtones décrivaient avec un talent inégalable [...] à croire qu'ils avaient séjourné à Paris » (BBR, p.62). Cet imaginaire est renforcé par les présents qu'il ramène de France : « Moki leur gratifiait de petites cartes de métro parisien » (BBR, p.62). Or, selon Vincent K. Simédoh la multiplicité des espaces dans le roman peut être considéré comme un « éclatement », symptomatique du « refus de cloisonnement » (Vincent K. Simédoh, 2009, p. 93).

## 2.2 Hybridité linguistique, textuelle et culturelle

Selon Homi Bhabha, l'hybridité consiste en une construction des identités basée sur la pluralité des traits culturels. Mais cela est seulement possible que si l'on crée un « tiers-espace » ou « espace interstitiel » (Vincent K. Simédoh, 2009, p. 93) pour négocier les nouvelles identités qui se créent. Cette pensée du métissage trouve son écho dans la « créolisation », théorisée par Edouard Glissant : « la créolisation, c'est le métissage avec une valeur ajoutée qui est l'imprévisibilité » (Glissant, Édouard, 1995, p.17). En littérature, l'hybridité se manifeste sous plusieurs formes, notamment à travers le mélange de langues, de textes et de cultures. Dans *TA*, Ephrem emploie simultanément deux langues, le français et l'anglais, surtout lorsqu'il échange avec son père. Né au Québec et vivant aux États-Unis pour des raisons de travail, son français, langue maternelle, est influencé par l'anglais, langue d'adoption. Ainsi, dans une même émission il produit des énoncés du genre :

- By God ! son père. T'as fait bon voyage ? (*TA*, p.227)
- Vous êtes lucky, son père (*TA*, p. 264)

L'alternance codique qui caractérise le parler d'Ephrem est une forme de créolisation dans la mesure où il ne s'agit ni du français, ni de l'anglais mais d'une langue-entre-deux, imprévisible et imprévue. Or c'est ce caractère d'imprévisibilité qui définit la créolisation, telle que conçue par Edouard Glissant :

La créolisation est la mise en contact de plusieurs cultures ou au moins de plusieurs éléments de cultures distinctes, dans un endroit du monde, avec pour résultante une donnée nouvelle, totalement imprévisible par rapport à la somme ou à la simple synthèse de ces éléments. (Edouard Glissant, 1997, p.37)

L'« interlinguisme » chez Éphrem peut, en effet, traduire un processus de transformation de l'identité. Car, comme le souligne Maud Labelle, « la perte des

repères langagiers est associée à une transformation radicale de l'identité » (Maud Labelle, *Op. Cit*, p. 48).

Aussi, dans *LC*, la lettre 8 commence par une salutation en mandarin « Ni Hao, Sassa ! (*LC*, 22). Cette cohabitation entre le mandarin et le français participe du dialogisme ou du plurilinguisme bakhtiniens dans la mesure où ces langues interagissent. Cette interaction fait de la langue un « territoire », le lieu de négociation entre l'ici et l'ailleurs, entre l'appartenance et l'ouverture. Sur le plan textuel, *BBR* regorge beaucoup d'allusions littéraires qui renvoient à d'autres aires culturelles.

J'ai lu beaucoup d'auteurs français que vous autres ne connaissez pas : Guy de Maupassant [...] André Gide, avec son *Voyage au Congo*, Albert Camus avec *La peste*, Victor Hugo et ses *Misérables* [...] les *Médiations poétiques* de Lamartine ou *la Mort du loup* d'Alfred de Vigny (*BBR*, p.76).

Ce passage, qui introduit la notion d'intertextualité, permet de voir que l'identité de Moki est construite à partir de la lecture d'auteurs étrangers, ici français. Cette lecture peut générer tout un réseau de changements dans la modulation de son identité. Quant à l'aspect culturel, il porte entre autres sur le discours sur la sape (une manière de s'habiller élégamment), caractéristique de la culture congolaise. Moki retrace en effet l'histoire de ce style vestimentaire et parvient à établir que cette pratique vise à répondre à la violence par la finesse et l'élégance :

On ne nous appelait pas encore des sapeurs mais des lutteurs. Ce dernier terme avait malheureusement un côté péjoratif. Il inspirait la brutalité, le combat, alors que nous ne demandions que la finesse, de l'élégance et de la beauté (*BBR*, p.78).

Mais du Congo à la France, la sape change de philosophie. Elle permet d'intégrer la société française sans nier son identité africaine. Autrement dit, elle devient une manière d'être à l'Autre, ainsi que l'illustre ce passage :

Le vêtement est notre passeport. Notre religion. La France est le seul pays de la mode parce que c'est le seul endroit au monde où l'habit fait encore le moine (*BBR*, p.78)

Bref, qu'il soit québécois ou africain, le roman francophone, depuis près d'un siècle fait de l'ouverture son label. Il fait de la « poétique de la relation » (Edouard Glissant, 1990) son idéologie majeure où langues et cultures diverses sont conviées au dialogue.

## Conclusion

Au total, l'identitaire est un thème majeur dans le roman francophone. Suivant l'époque et l'espace géographique, il est traité différemment par les écrivains. De fait, le roman traditionnel canadien, appréhende l'identité dans une dynamique d'attachement à trois valeurs : la terre ancestrale, la langue française et la religion catholique. Il s'agit d'un roman qui célèbre essentiellement le « chez soi » et laisse rarement de la place à Autrui. Par contre, les romans plus modernes, affectés probablement par la globalisation, font de l'ouverture le topos même de l'écriture et le critère déterminant dans la définition des identités. Dans l'ensemble, l'identité des personnages est mouvante. Comme le fait remarquer Oore avec l'étude de *Un Joualonnais sa Joualonie* de Marie-Claire Blais, les identités fondées sur l'appartenance sont de moins en moins pertinentes. L'« ouverture à la vie ainsi que [l'] élan généreux vers l'Autre<sup>1</sup> » voilà qui semble déterminer les nouvelles configurations identitaires dans le roman francophone. De fait, l'identité est désormais appréhendée au sens pluriel. Elle est définie non seulement sur la base des « espaces éclatés » comme l'a montré Vincent K. Simedoh, mais aussi à partir des univers linguistiques et culturels variés. Aussi n'est-il pas surprenant d'entendre des expressions comme « identité créole » ou « identité afropéenne »<sup>2</sup>, etc. qui, toutes, renvoient à l'idée d'ouverture à l'Autre.

## Références bibliographiques

### 1. Corpus

- Bessette, G. ([1960], 2005). *Le libraire*. Montréal: Pierre Tisseyre.  
Blais, M. [1965], 2016). *Une saison dans la vie d'Emmanuel*. Montréal: Jour/ Boréal.  
Blais, M. (1975). *Une liaison parisienne*. Montréal: Quinze.  
Chen, Y. ([1993], 2018). *Les Lettres chinoises*. Montréal: Nomades.  
Condé, M. (1997). *En attendant le bonheur*. Paris: Robert Laffont.  
Guèvremont, G. ( [1945], 2018). *Le Survenant*. Montréal : Fides.  
Hémon L. (1980). *Maria Chapdelaine*. Montréal : Boréal Express.  
Mabanckou, A. (1998). *Bleu, blanc, rouge*. Paris : Présence Africaine.  
Ringuet, ([1938], 1991). *Trente arpents*. Paris : Flammarion.

---

<sup>1</sup> Irene Oore, *Op. Cit.* En ligne : [ <https://journals.lib.unb.ca/index.php/SCL/article/view/8185/9242> ]

<sup>2</sup> Leonora Miano : « Le terme "afropéen" cherche à décrire ces personnes d'ascendance subsaharienne ou caribéenne et de culture européenne : des individus qui mangent certes des plantains frits mais dont les particularismes ne sont pas tellement différents de ceux qu'on peut trouver dans les régions de France », in Magazine littéraire, 2010.

## 2. Théories et ouvrages critiques

- Badasu, K. M. C. (1998). *Le Même et L'Autre : Espace et rapports de pouvoir dans le roman français (1871-1914)*. Paris : Peter Lang.
- Bhabha, H. (2007). *Les lieux de la culture*. Paris : Payot.
- Bokiba, A. (1998). *Écriture et identité dans la littérature africaine*. Paris/Montréal : L'Harmattan.
- Fanon, F. (1952). *Peau noire, masques blancs*. Paris : Seuil.
- Ferréol, G. et Jucquois, G. (dir.), (2005), *Dictionnaire de l'altérité et des relations interculturelles*. Paris : Armand Colin.
- Glissant, E. (1996). *Introduction à une poétique du divers*. Paris : Gallimard.
- Glissant, E. (1990). *Poétique de la relation*. Paris : Gallimard.
- Kaufmann, J. (2004). *L'invention de soi. Une théorie de l'identité*. Paris : A. Colin.
- Laurence, L. (2002). « L'espace comme représentation identitaire du passage de l'enfance à la maternité dans *Le bonheur conjugal de Léon Tolstoï* », in *Pratiques de l'espace en littérature*. Figura Vol.7.
- Martel, P. & Cajole-Laganière H. (1996). *Le français québécois. Usages, standard et aménagement*. Québec : Presse de l'Université Laval.
- Maud, L. (2007). « Les lieux de l'écriture migrante : territoire, mémoire et langue dans *Les lettres chinoises de Ying Chen* ». *Globe*, Volume 10. Numéro 1.
- Oore I. (1993). « La quête de l'identité et l'inachevé du devenir dans *Un Joulonais sa Joulonie de Marie-Claire Blais*. Études en littérature canadienne, Volume 18. Numéro 2.
- Ratzel, F. (1987). *La géographie politique : les concepts fondamentaux*. Paris : Fayard.
- Simédoh, V. K. (2009). « De l'éclatement spatial comme refus du cloisonnement dans le roman africain » [93-110]. In *Kasereka Kawwahirehi (dir.) / avec la collaboration de Vincent K. Simédoh. Imaginaire africain et mondialisation. Littérature et cinéma*. Paris : L'Harmattan.
- Simon, S. (1991). *Fictions de l'identitaire au Québec*. Montréal : XYZ.
- Smith, A. (2006). « *Migrance, hybridité et études postcoloniales* », in *Lazarus (Neil) (dir.). Penser le postcolonial : une introduction critique*. Paris : Amsterdam.